

Denis Michelis

ENCORE UNE JOURNÉE
DIVINE

Roman

NOTAB/LIA

*Quand la terre saigne ses blessures
Sous l'avion qui crache la mort
Quand l'homme chacal tire à bout portant
Sur l'enfant qui rêve, ou qui dort
Quand mal, trop mal
Tu voudrais larguer, larguer, tout larguer
Quand la folie des hommes nous mène à l'horreur
Nous mène au dégoût
N'oublie pas, que l'aube revient quand même
Et même pâle, le jour se lève encore
Étonné, on reprend le corps à corps
Allons-y puisque le jour se lève encore*

« Le jour se lève encore »,
BARBARA

et pour répondre à votre question, sachez, Docteur, que je me porte comme un charme. Avec un temps pareil, le contraire eut été surprenant, il n'est pas de mélancolie ni de tristesse quand le soleil brille, que les oiseaux chantent et que l'air vibre sous la chaleur.

Ne vous a-t-on jamais appris au cours de votre longue et fastidieuse formation que l'air du dehors est vivant ? Toutes ces couleurs prêtes à vous écla-bousser, toute cette lumière qui dilate le ciel.

Vous esquissez un hochement de tête et je m'en réjouis, même Madame l'Infirmière me gratifie d'un petit sourire poli, elle qui d'habitude ne prend pas la peine de me saluer, d'ailleurs j'en profite pour vous demander si Madame l'Infirmière nous fera *systématiquement* l'honneur de sa présence.

C'est le Règlement, dites-vous.

Dans ce cas, vous y trouverez probablement un ou plusieurs alinéas stipulant que vous et moi devons nous mettre d'accord sur des horaires fixes pour prévenir les entrées soudaines dans ma chambre.

L'intimité, ça vous parle ?

Dans le cas contraire, peut-être pourrais-je vous apprendre deux ou trois choses à ce sujet.

Premièrement, veillez à bien toquer à la porte du patient.

Deuxièmement, attendez que le patient vous signifie, sans ambiguïté aucune, son approbation.

Troisièmement, tournez la poignée délicatement et entrez dans la pièce.

Imaginez un seul instant que vous me cueilliez en pyjama, ou pire, *sans* pyjama – cul nu ! –, et tombiez nez à nez avec mes grosses fesses qui commencent sérieusement à pendouiller. Depuis que je fais moins d'exercice physique, elles se ramollissent un peu plus chaque jour, j'aurai bientôt du pudding à la place du derrière, comme celui qu'on nous sert presque quotidiennement dans cette affreuse cantine. Si vous pouviez user de votre entregent pour faire varier un peu les desserts, nous vous en saurions gré... Car entre le pudding, les entremets et les yaourts, nous allons tous finir par croire qu'il nous manque des dents, or ma dentition est parfaite.

Regardez par vous-même.

Excusez-moi, je ne voulais pas vous mettre mal à l'aise, ni encore moins Madame l'Infirmière.

Frappez avant d'entrer, c'est tout ce que je vous demande. Par respect pour mon intégrité.

Ou alors ne venez plus.

Il existe d'autres chambres où toquer, d'autres patients qui souffrent bien plus que moi.

Voilà, voilà...

Vous pouvez disposer, et merci d'être venu en si charmante compagnie.

J'ajouterais une dernière petite chose avant que vous ne partiez : j'ai été honoré, très honoré que ma personne puisse présenter un quelconque intérêt à vos yeux. Surtout quand on sait à quel point votre programme est chargé, sans parler de toutes les restrictions budgétaires conduisant à couper dans le personnel de manière aveugle, et totalement *injuste*, cela va sans dire. C'est grâce à des hommes comme VOUS que la science et la recherche avancent. Et non aux chiffres et aux courbes générés par des robots.

Les femmes aussi ont leur rôle à jouer, évidemment. Merci de me reprendre.

Bonne journée, alors. Peut-être nous reverrons-nous un jour, mais pour être franc, je ne le souhaite pas vraiment.

Adieu.

*

Bon sang, vous m'avez filé une de ces frousses !

Un peu plus et j'en renversais mon café au lait sur ce somptueux dessus-de-lit. Si j'avais été cardiaque, je serais en train de mourir, là, sous vos quatre yeux...

Imaginez un peu la scène : l'auréole marronâtre du café grandissante, une main cramponnée à la table de nuit, l'autre sur la poitrine, le visage

révulsé, cherchant peut-être à exprimer une dernière volonté.

Avez-vous déjà songé à ce que vous direz le moment venu ?

C'est important de partir avec un minimum de préparation mentale.

Si la mort m'obsède ?

Pas plus qu'un autre, Docteur.

Pas plus que *vous*, mais là n'est pas le sujet.

Le sujet est : on n'entre pas sans s'être annoncé. Nous en avons pourtant causé la fois dernière.

Le droit à une vie privée, à ne pas être considéré comme un vulgaire animal domestique !

Par ailleurs, j'aimerais que vous m'expliquiez comment vous vous y prenez pour apparaître si soudainement, sans être précédé par le bruit de vos pas dans le couloir.

À moins que vous ne flottiez à la surface du linoléum usé, que vous n'avanciez en légère lévitation comme certaines créatures...

Puisque vous ne me demandez pas lesquelles, je vous répondrai au hasard les vampires, mais les vampires n'entrent qu'une fois autorisés à le faire et, au risque de me répéter, je ne vous ai pas autorisé à quoi que ce soit.

Vous dites ?

Pardonnez-moi mais j'étais perdu dans le labyrinthe de mes ruminations.

Que je ne vous ai tout bonnement *pas entendu arriver* ?

On peut aussi voir les choses ainsi. Pourquoi ergoter à n'en plus finir quand on peut se contenter d'une vision simple et claire des choses.

Ne faisons pas trop de littérature, allons droit au but.

C'est d'ailleurs ce qu'en substance j'exprime dans mon dernier livre, *Changer le monde*.

La prochaine fois, venez donc avec un exemplaire, je vous le dédicacerai.

*

Ma foi, vous avez de l'énergie à dépenser inutilement pour entrer dans la chambre d'un homme comme moi, sans histoire.

Que voulez-vous que je vous dise ?

Que ces jours-ci mes pensées me prennent énormément de temps de cerveau disponible, d'où ma difficulté à me concentrer sur vos questions ?

C'est probablement à cause de votre nouveau traitement, qui assommerait un rhinocéros.

De quelle nature ?

Je ne vous suis pas, Docteur. Du verbe *suivre*, bien entendu.

Ah : *de quelle nature sont mes pensées ?*

Eh bien, je rêve d'apocalypse, de paysages en flammes, de villes réduites à des champs de ruines et d'ossements empilés avec soin, rien de bien méchant.

Et vous, Docteur, quelle est la nature – la nature *profonde*, comme on a l'habitude de dire – de vos

pensées, quand vous rentrez le soir dans votre petite maison bien confortable, après avoir entendu, des heures et des heures durant, le pire comme le pire ?

Je sais bien que vous n'êtes pas du genre à vous confesser : je me suis renseigné sur votre compte. Les gens parlent, ici, vous savez, et ce, en dépit de tous vos anxiolytiques, barbituriques, hypnotiques, neuroleptiques et autres *iques*. Et quand ce ne sont pas les médicaments qui nous ôtent toute volonté, vous nous achevez à coups d'activités débilitantes, comme la peinture sur soie, le macramé, ou ces effroyables ateliers d'écriture animés par quelque écrivain en manque de reconnaissance.

Non, je n'y ai jamais assisté.

Plutôt mourir !

C'est Jean-Pierre, mon nouveau compagnon de chambre, qui m'en a touché deux mots. Lui s'y adonne sans retenue. Tout ça pour vous dire que, OUI, Docteur : les gens parlent. Même enfermés, même muselés, même au fin fond de leurs cellules capitonnées.

Comment ça, il n'y a pas de cellules capitonnées ici...

À votre place, je me garderais de ce genre de conviction.

Je passe du coq à l'âne, mais, un peu plus tôt dans la matinée, j'ai reçu un SMS de mon éditeur. Selon les derniers chiffres, *Changer le monde* est en tête du hit-parade. Je suppose que les demandes d'entretiens pleuvent chez mon attachée de presse.

Les journalistes et critiques de France et de Navarre voudront probablement me rencontrer, il faudra peut-être me signer une petite décharge de sortie, ne serait-ce que pour installer les caméras. Le cadre sera bien plus joli dans le parc, avec un parterre de fleurs.

*

C'est épuisant de réfléchir à ce point, de ne jamais pouvoir laisser son cerveau se reposer, y compris quand vient la nuit... Toutes ces pensées, Docteur, qui volettent dans ma tête comme de grands papillons noirs, il faut bien que j'en fasse quelque chose.

*

Vous remarquerez que je me suis correctement habillé cette fois. Ni pyjama ni jogging, je tiens à ma dignité.

À Sainte-Marthe, je fais figure d'exception.

Ce matin encore, je suis tombé sur cette jeune femme souffrant, à en croire sa maigreur cadavérique et ses cernes violacés, de désordres alimentaires. On ne s'en étonnera guère au vu des menus à la cantine. Prenez les desserts, par exemple.

Comment cela, nous avons déjà évoqué mon problème avec le pudding ?

Vous n'y êtes pas, mais alors pas du tout, ce n'est en aucun cas une affaire personnelle. Au contraire, le pudding est notre affaire à tous.

Bref.

Cette jeune femme, voyez-vous, aux cheveux mous couleur de cambouis, traînaillant dans la salle commune du deuxième, avec d'affreux leggings usés et un débardeur jauni par endroits, eh bien, voilà l'illustration parfaite de ce manque de dignité dont je vous causais et auquel je ne souhaite SURTOUT PAS succomber.

J'ai parlé trop fort ?

Ce n'était pas dans mes intentions, et puis cessez de m'interrompre.

À votre place, j'ajouterais encore un alinéa au Règlement pour obliger tous les patients à s'habiller correctement. Mieux : j'imposerais un uniforme, plus pratique et surtout plus démocratique pour un homme de gauche comme vous. Vous verrez qu'en quelques jours le problème sera réglé. Je suppose que vous êtes de gauche, avec votre volonté d'écoute et cette croyance naïve – et soit dit en passant un peu idiote – selon laquelle tout le monde doit avoir une chance de s'en sortir.

*

Si vous comptez régulièrement me rendre visite, il est préférable, en effet, de me cueillir au petit matin, quand Jean-Pierre, mon compagnon de chambre, vaque à ses *occupations artistiques*, comme il aime tant le répéter.

Est-ce vous qui le prenez en charge ou l'un de vos nombreux collègues barbus ?

Si je ne m'abuse, vous portez *tous* des barbes dans cette institution... incroyablement fournies et drues, sans parler des lunettes. Barbu à lunettes égale docteur ; sans barbe, sans lunettes et visage fermé égale infirmière. Quel monde bien ordonné que celui dans lequel nous vivons.

Jean-Pierre a été admis à Sainte-Marthe après un burn-out suivi d'une tentative de suicide. Le pauvre bougre s'est beaucoup confié à moi, probablement plus qu'à n'importe qui ici. Question de métier.

Quel âge avez-vous ?

La petite trentaine ?

Vous restez de marbre, signe que j'ai vu juste.

Et à moi, Docteur, combien me donnez-vous ? N'ayez crainte de me vexer, cela fait belle lurette que mes trente ans sont derrière moi.

Je me revois jeune homme, avec une peau si douce et une âme toute gonflée de rêves, d'idéaux.

Je n'ai certes rien perdu de mon légendaire optimisme, mais quand j'allume le néon de la salle de bains, ce sont deux petits yeux apeurés au milieu d'un visage flétri qui me fixent.

L'ennui avec les souvenirs c'est que, même lointains, ils vous apparaissent souvent dans une clarté quasi hallucinatoire. Si vivants qu'on peut presque les toucher. Ce serait tellement plus réconfortant si nous pouvions regarder le passé en noir et blanc, ou comme dans un film en super-8. Ce qui nous

déchire, voyez-vous, c'est de nous revoir *comme si c'était hier*.

Parenthèse refermée.

Vous permettez que j'aie chercher un petit mouchoir dans la salle de bains ? C'est usant, j'imagine, de faire face à quelqu'un qui renifle sans cesse.

Où en étions-nous ?

Jean-Pierre.

Au fond, ce n'est pas très compliqué avec les burn-out. Soit on change radicalement de vie, soit on choisit de mourir.

Tous ces discours du genre *il faut prendre du recul, se recentrer sur soi, accepter l'échec*, c'est de la gnognote.

Ou de la nuance, si vous voulez, mais la nuance n'a jamais sauvé personne. Ce n'est pas dans son purgatoire de macramé, de poterie, d'aquarelles, qu'il s'en sortira.

D'après mes sources, il exerçait le métier d'assureur. Soyons sérieux deux minutes : comment peut-on changer de vie après avoir *pourri*, pardonnez-moi l'expression, des années durant, celle des autres ? À sa place, je mettrais toutes les chances de mon côté pour réussir mon suicide dès ma sortie de l'établissement.

C'est en effet ce que je lui ai recommandé.

L'expérience, Docteur ! Vous verrez qu'avec l'âge vous apprendrez à être de plus en plus efficace.

*

Encore une journée divine*¹.

Néanmoins vous semblez préférer l'air vicié de cette chambre à la fraîcheur que pourrait nous procurer l'ombre des grands arbres qui s'alignent fièrement dans le si joli parc qui se dessine sous ma fenêtre.

Je note au passage que celle-ci, ainsi que toutes les autres, est scellée. Par crainte des défenestrations, j'avais bien compris, mais pourquoi ne pas avoir inventé un système pour les *entrouvrir* ?

Tout n'est pas blanc ou noir.

Fermé ou ouvert.

Un peu de nuance n'a jamais fait de mal à personne.

De quelle contradiction me parlez-vous ?

N'essayez pas de déformer mes propos, je vous vois venir, vous et Madame l'Infirmière.

Si, Docteur, vous sortez les phrases de leur contexte, vous prenez des petits bouts de discours quand cela vous arrange.

*

C'est vraiment très aimable à vous de venir jusqu'à moi. D'habitude, ai-je appris après une enquête aussi minutieuse que passionnante, c'est plutôt l'inverse.

1. Les astérisques renvoient le lecteur aux Notes en fin de livre (N.D.É.).

A-t-on jamais vu un patient recevoir dans son antre le grand Docteur que vous êtes...

N'est-ce pas contraire au Règlement ?

Comme quoi les règles sont faites pour être détournées, c'est en substance ce que j'explique dans mon nouveau livre. Peut-être avons-nous finalement plus de choses en commun que je ne le pensais...

*

De quoi souhaitez-vous que nous parlions, Docteur ?

Je vois.

Il n'y a pourtant pas matière à s'étendre. La mort frappe parfois, que dis-je, *souvent*, de manière aveugle, absurde.

Si je considère la disparition de mon frère comme absurde ?

On se croirait au cœur d'un interrogatoire de police.

D'où ces blouses et postiches ridicules.

Il s'agissait d'une plaisanterie. N'allez pas chercher midi à quatorze heures. Je sais bien que vous n'êtes pas des policiers déguisés en personnel médical. Simplement, à force d'être regardé par tout le monde avec le plus haut degré de suspicion, je commence à m'inquiéter.

Tout le monde, oui.

Hier encore, au réfectoire. J'avanciais tranquillement dans l'allée principale, muni de mon plateau,

quand soudain il y a eu un drôle de silence suivi d'une horde d'yeux accusateurs me détaillant de haut en bas, puis de bas en haut. Prêts à me fusiller sur place, comme s'ils avaient affaire à un assassin.

Je n'ai rien fait, Docteur.

Vous ne me l'avez pas demandé mais je préfère prendre les devants. Et pour éviter toute surinterprétation qui nous mettrait tous deux dans l'embarras, sachez que, bien évidemment, je suis triste, Docteur, d'avoir perdu mon très cher frère adoré, Honoré. Non, ça n'est pas le terme exact.

Dévasté.

Oui, *dévasté* tel un champ de coquelicots après un orage de grêle.

On a connu métaphores plus subtiles, j'en conviens.

De toute façon, les métaphores me font horreur.

Mais parce qu'elles ne servent strictement à rien. Je m'en explique longuement dans *Changer le monde*.

Dévasté suffit amplement.

Dites-le à mes camarades de cantine, qu'ils cessent avec leur attitude pleine de défiance.

*